

**Pierre BASSOLI**

**LE SOURIRE CAMBODGIEN**  
**(Arthur Nicot 7)**

**polar**

**(extrait)**

# 1

TOUT avait commencé un beau matin de mai de l'an dernier. J'attendais dans mon bureau l'hypothétique coup de fil qui allait m'apporter l'affaire me permettant de payer mes prochaines échéances lorsque, justement, le téléphone se mit à sonner.

– Arthur Nicot, j'écoute ?

– Gaspard Muller, bonjour, Monsieur. Je vous appelle de la part de Me Philippe Royer, il m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

– Peut-être. De quoi s'agit-il ?

– De ma fille Véronique. Elle a dix-sept ans et elle a disparu depuis une semaine.

– Une semaine ? Vous avez prévenu la police ?

– Surtout pas ! J'ai... comment dire ? quelques idées sur les motifs de sa disparition mais je n'en suis pas sûr. Il faudrait que je vous explique.

– J'allais vous le proposer. Le mieux serait que vous passiez à mon bureau avec tous les éléments dont vous disposez et surtout, une photo récente de votre fille.

– Quand vous voulez, je suis à votre disposition.

– Tout de suite, si vous voulez. Vous connaissez mon adresse ?

– Oui, Me Royer me l'a communiquée. Mais je préférerais vous appeler avant.

– Je vous attends, Monsieur... Muller, c'est bien ça ?

– Oui. Gaspard Muller. À tout de suite.



L'homme assis en face de moi me fait penser à un ancien d'Indochine. En plus jeune, bien sûr, puisque l'Indochine, c'était déjà il y a... je ne sais plus. Enfin, la gueule du baroudeur, la façon de se tenir, de s'exprimer, tout y est, excepté le treillis façon camouflage et les gros rangiers aux pieds.

Ses yeux bleu pâle ont la couleur de la glace et pourtant tout à l'heure, lorsqu'il m'a serré la main en souriant, son regard s'est humanisé.

– Je vous écoute, M. Muller.

– Comme je vous le disais au téléphone, ma fille Véronique a disparu depuis une semaine. Elle a dix-sept ans et...

Je l'interromps :

– Je sais, M. Muller, vous m'avez dit que vous aviez quelques idées concernant cette disparition. Mais je réitère ma question : pourquoi avoir attendu si longtemps ?

– Ce n'est malheureusement pas la première fois, j'ai l'habitude. Vous savez, Véronique est un peu – comment dire ? – un peu rebelle. Elle a de qui tenir d'ailleurs, ajoute-t-il en souriant. J'ai moi-même un esprit hors normes, j'ai du mal à m'intégrer dans la société qui est la nôtre et à accepter ses codes. Vous savez, quatre ans de Légion, ça vous marque un bonhomme.

« De plus, je vis seul avec ma fille depuis la mort de sa mère. Elle a été emportée il y a cinq ans par un cancer foudroyant. Six semaines et vlan ! voyez caisse, comme disait Coluche.

– Donc, si j'ai bien compris, son esprit rebelle l'a déjà fait fuguer plusieurs fois et elle est toujours revenue, d'où votre absence d'inquiétude.

– C'est ça, sauf que les fois précédentes, cela ne dépassait jamais trois jours. Là, après le quatrième jour j'ai appelé M<sup>e</sup> Royer que j'avais connu il y a quelques années. C'est lui qui m'a conseillé de faire appel à vous mais j'ai encore attendu un jour. On ne sait jamais.

– Et pourquoi pas la police ?

Sa réponse tombe net, tranchante et sans appel :

– Je n'ai pas confiance en la justice – et à fortiori en la police – de notre pays. Vous avez lu

Lautréamont ? Il a dit : « *Chacun doit se faire justice lui-même, sinon il n'est qu'un imbécile.* »<sup>1</sup>

Je reste un instant perplexe à l'énoncé de cette « maxime », puis demande :

– Et vos idées sur les raisons de la fugue de votre fille ?

– J'y viens. Depuis quelque temps une de ses amies, Sabine, venait souvent à la maison. Je n'ai jamais aimé cette fille. Elle a un regard fuyant, fourbe, et une espèce de brillance dans les yeux qui ne me dit rien qui vaille.

– Vous pensez à quoi, là ? je demande, connaissant déjà sa réponse.

– La drogue, bien sûr, répond-il.

– Et cette Sabine, vous pensez qu'on pourrait la questionner et surtout, qu'elle pourrait nous donner des éléments concernant la disparition de Véronique ?

– Je ne connais ni son nom de famille ni son adresse. Tout ce que je sais c'est qu'elle fréquente le même collège que Véro. Vous pourrez la trouver dans la classe de M. Bernier, au Collège de St Jean, vous savez celui qui a été rebaptisé il n'y a pas longtemps.

– Le Collège Nicolas Bouvier, fais-je doctement ; grand homme, baroudeur, écrivain, journaliste.<sup>1</sup> À part ça, avez-vous une photo récente de votre fille ?

Il me tend un rectangle de papier sur lequel figure le portrait d'une jeune fille saine, jolie, le cheveu brun et court, le regard pétillant. Ça me fait penser...

– Au fait, M. Muller, vous parliez de ce regard étrange, brillant, qu'avait l'amie de Véronique. Pensez-vous qu'elle aussi, pourrait se laisser entraîner dans ce genre d'expérience ?

Gaspard Muller a soudain l'air résigné, comme abattu. Il me répond :

– Tout est possible, hélas. C'est pour cela que j'ai fait appel à vous.

– Mais au-delà d'une possibilité, avez-vous remarqué quelque chose, des symptômes dans son comportement, des marques sur ses bras ?

– Je me suis juste rendu compte que ma fille semblait me fuir, ces derniers temps.

Il se redresse soudain et son regard glacial se plante dans le mien.

– Retrouvez-la, M. Nicot, retrouvez-la vite. Après, je me chargerai du reste.

– Que voulez-vous dire ?

En fait j'ai peur de comprendre que ce type est prêt à tout, y compris à « faire sa justice lui-même », comme Lautréamont, si quelqu'un a touché à un seul cheveu de sa fille. D'ailleurs il ne répond pas à ma question, faisant juste un geste évasif.

– Faites vite, dit-il en se levant ; au fait, voulez-vous une avance ?

– Je veux bien oui, pour mes premiers frais, dis-je en pensant en mon for intérieur que ça tombe à point nommé. Vous connaissez mes tarifs ?

– Me Royer m'en a parlé. 400 F par jour plus les frais, c'est bien ça ?

J'acquiesce et Muller sort de son portefeuille une liasse de billets de 200 F, en compte cinq et me les tend en disant :

– Mille francs, ça ira ?

– C'est plus qu'il n'en faut ; j'espère avoir terminé avant trois jours.

– Dieu vous entende, fait-il.

Sur ce, il prend congé et je me retrouve seul dans mon bureau. Curieux bonhomme. Je le sens prêt à tout pour retrouver sa fille – ce qui est plutôt normal – mais surtout prêt à tout pour la venger s'il lui est arrivé quelque chose. Et cela m'inquiète beaucoup plus.

Il est un peu plus de onze heures et je décrète que l'heure de l'apéro a sonné. Je sors ma bouteille de *Jameson* du placard qui me sert de bar, quelques glaçons du réfrigérateur et m'en octroie un bien tassé.

Après avoir lampé une bonne gorgée de cet excellent breuvage irlandais, je me saisis du bigophone et compose le numéro de l'étude de mon cher Maître et néanmoins ami.

– Étude de Me Royer, bonjour.

– Douce Cathy, le son mélodieux de ta voix met de l'émoi dans ma moelle épinière...

– Vieux salaud ! Ça fait combien de temps que tu ne m'as pas appelée ?

---

<sup>1</sup> *Les Chants de Maldoror*, par Isidore Ducasse dit « Le Comte de Lautréamont »

<sup>1</sup> Je salue sa veuve Eliane, que j'ai connue dans le cadre du CICR.

Catherine – Cathy pour les intimes – est la secrétaire de Philippe depuis quelques années et a, sporadiquement, égayé mes nuits un peu tristounettes. Il est vrai que j’ai souvent eu recours à ses « services » lors de moments particulièrement cafardeux, notamment lorsque cela n’allait pas fort avec France, ma fiancée perpétuelle (avant, je l’appelais mon « éternelle fiancée », mais je trouve que le terme « perpétuelle » est mieux approprié). Ou encore lorsque – amoureux fou de cette somptueuse sénégalaise nommée Lena – je cafardais sérieux sur cet amour qui me paraissait impossible.<sup>1)</sup>

En bref, j’ai toujours trouvé un certain réconfort entre les bras accueillants de Cathy, laquelle – je m’en suis rendu compte fort tard – avait toujours été un peu amoureuse de ma pomme.

– Pas si longtemps que ça il me semble, fais-je un peu lâchement, sachant très bien qu’il y a des lustres que je ne l’ai pas fait.

– Pense quand même à moi de temps en temps, ça fait toujours plaisir. Bon, je suppose que tu veux parler à ton cher Maître ?

– Tu supposes très bien ma douce et, promis, je t’appelle un de ces quatre et on se fait une petite virée ensemble.

– Alors, à très bientôt, Thur.

Et là-dessus, elle me balance Philippe en ligne.

– Je sais pourquoi tu m’appelles, vieux. Je tiens le pari à 100 contre un, lance-t-il joyeusement.

– Dis toujours.

– Tu as eu la visite – ou tout au moins un coup de fil – de Gaspard Muller.

– Gagné ! Il me quitte à l’instant. Qu’est-ce que tu penses de ce type ? Moi, il m’a fait une drôle d’impression. Comment l’as-tu connu ?

– Dis-moi, mais c’est un interrogatoire en règle ou je ne m’y connais pas, lance mon ami en riant.

– Excuse-moi mais ce bonhomme se trouve tellement à cent lieues de toi, de ce que tu penses, que je me permets de te poser la question.

– C’est vrai, tu as raison. Rassure-toi, ce n’est ni un ami intime, ni un copain de régiment. Je l’ai rencontré tout à fait par hasard lors du vernissage d’un de mes amis peintre ; il était là, invité par je ne sais trop qui et nous avons été présentés. Il rentrait juste d’un long séjour de quelques années à la Légion – il y était parti suite au décès subit de sa femme – et m’avait semblé un peu exalté, un peu rebelle.

– Comme je te le disais : un drôle de type. Capable de laisser tomber sa petite fille – elle devait avoir alors neuf ou dix ans – pour se tirer à la Légion à la mort de sa femme. Au fait, qui s’est occupé d’elle pendant son absence ?

– Une des sœurs de Muller, je crois. Oh ! tu sais, je ne crois pas qu’elle ait été malheureuse. Sa tante s’est très bien occupée d’elle et elle n’a manqué de rien.

– Si, fais-je laconiquement, elle venait de perdre sa mère et elle a manqué d’un père. Qu’est-ce que tu penses d’un type qui laisse tout tomber du jour au lendemain pour aller jouer les « Rambo » dans je ne sais quel pays, y mener des activités de mercenaire, sous prétexte qu’il ne se sent pas bien dans sa peau, qu’il rejette toutes les contraintes de la société dans laquelle il vit. Après, lorsqu’il revient, il vient pleurer dans notre gilet parce que sa petite fille aimée a disparu et qu’il a peur qu’elle soit tombée dans un réseau de came ou de prostitution, ou tous les deux à la fois, ça va souvent de pair.

« Et tu sais ce qu’il m’a dit pour finir ? *« Retrouvez ma fille et je m’occupe du reste. »* Qu’est-ce que tu penses de ça ?

Philippe pousse un long soupir à l’autre bout du fil.

– C’est un révolté, un écorché vif. Fais au mieux pour retrouver sa fille et ensuite, essaie de l’empêcher de faire des conneries.

« À part ça, tu bouffes où à midi ?

Je l’ai déjà dit : mon ami le bavard ne perd jamais le nord pour ce qui est de se sustenter. Je

---

<sup>1</sup>Voir *l’Enlèvement au Bercail* et *Un Cadavre pour Lena*, même auteur, même éditeur.

réponds :

– Désolé vieux, pas le temps. Je commence mon enquête sur les chapeaux de roues.

Nous raccrochons et je consulte ma tocante : presque midi. J'ai juste le temps d'aller avaler un plat du jour au petit bistrot qui se trouve au-dessous de mon bureau et après je fonce au collègue de la rue de St Jean.

**Lisez la suite dans *le Sourire cambodgien (Arthur Nicot 7)* de Pierre BASSOLI**

**© éditions du Masque d'Or, 2018  
tous droits réservés**